

A LA BAIE-JAMES

Les missions sont à l'ordre du jour. On en parle dans les journaux, dans les revues. Dans les réunions religieuses et, parfois, au sein de la société mondaine, on admire le dévouement des religieux, et l'on déplore le petit nombre des ouvriers évangéliques pour cueillir la moisson abondante, dont les épis jaunissants inclinent vers l'ennemi. La Chine, le Japon, l'Afrique centrale sont l'objet des conversations de tous. Au surplus l'exposition vaticane, qui est un chef-d'oeuvre conçu par le Pape et exécuté de main de maître, remet en pleine lumière l'effort de l'Eglise catholique pour disséminer la doctrine du Christ dans tous les pays du monde. Mais connaît-on les missions si pénibles de la baie James où se déploie l'activité apostolique des Oblats? Peut-être a-t-on lu les belles pages écrites par eux dans les prairies de l'Ouest et jusqu'aux glaces polaires? Ces missions de la Baie sont pour la plupart dans le vicariat apostolique d'Ontario-Nord. Cette année, Mgr Joseph Hallé, Evêque titulaire de Pétrée, y faisait sa seconde visite pastorale. J'eus l'honneur d'être son compagnon de voyage; et il m'a été donné de parcourir cet immense territoire, depuis les sources de la rivière Albany jusqu'à la Baie James.

Ces terres situées au nord du cinquantième degré de latitude présentent un beau spectacle. Elles sont traversées par le grand fleuve Albany qui prend sa source au lac Saint-Joseph (320 milles) et qui parcourt d'abord des régions couvertes de belles forêts avant d'arriver aux marécages qui avoisinent la Baie James. Vous franchissez de beaux lacs comme le lac Savant; et vous avez

sous les yeux un phénomène assez curieux. C'est un lac qui est à la hauteur des terres. Une partie des eaux de ce lac descend vers le sud. Vous naviguez et vous montez insensiblement. Bientôt vous êtes au point culminant, les eaux se divisent; et voici qu'elles descendent vers la Baie James.

Mais n'allez pas croire que vous êtes immédiatement dans ce fleuve Albany, aux rives largement écartées, aux eaux peu profondes, mais si rapides qu'on quitte l'aviron pour la perche, quand on le remonte. Il vous faut parcourir deux cents milles dans une variété de paysages qui indiquent une riche nature, laquelle, avec ses trésors, attend avec impatience le travail des hommes.

* * *

Le 17 juin au matin nous quittions le transcontinental à Ombabika. En descendant, nous faisons connaissance avec nos guides; David Sagatch, William, deux Indiens réputés les meilleurs conducteurs de canots, qui ont revendiqué l'honneur de conduire le « gardien de la prière » dans ses missions. Un brave métis, Pierre Bouchard, qui parle très bien l'anglais sera leur aide; et il se chargera de surveiller la marmite au cours de l'expédition. Nous nous embarquons dans notre canot tout flambant neuf. Avec les boîtes, les paquets, on y bâtit des sièges confortables, pas autant, tout de même, que ceux que vous trouvez en chemin de fer, dans les voitures du Transcontinental ou du Pacifique.

Nous voici sur la rivière Ombabika. Nos hommes jouent de l'aviron, vous glissez sur la surface liquide. Le panorama est peu varié d'abord, la rivière s'élargit peu à peu. Pendant qu'on file à une belle allure, David qui connaît bien le pays, nous dit: « Sur cette pointe que vous voyez devant vous, il y a une femme très malade. »

Monseigneur donne l'ordre de s'y diriger. Nous allons prendre contact avec la misère et la souffrance. Une pauvre femme gît sous la tente recouverte d'une mosaïque de peaux de lièvres bien ficelées ensemble. Les maringouins ne lui laissent aucun repos. On y fait un petit feu avec des branches humides; on les éloigne pour un temps, ils reviennent plus furieux à l'attaque. Malheureusement Monseigneur et moi nous ne comprenons pas sa langue. Pierre Bouchard sert d'interprète. Monseigneur demande à notre Métis de faire répéter les actes de foi, d'espérance, de charité, à la pauvre malade; elle récite son acte de contrition pendant que sa Grandeur lui donne l'absolution. Puis en ma qualité de curé, plus habitué, — paraît-il — qu'un évêque, à administrer les sacrements, je fais les dernières onctions qui purifient les restes des fautes commises. Ce devoir accompli, je sors de la tente, et je me trouve face à face avec un blanc qui me regarde avec attendrissement. Je lui demande ce qu'il fait ici. « C'est ma femme que vous venez d'administrer », me répond-il. Ce Canadien français, Joseph Fournier, a épousé cette Indienne. Il était heureux de rencontrer son évêque et, dans son âme de catholique, il se réjouissait de voir sa femme réconfortée par les secours de la religion qu'il avait apprise à Rimouski, sur les genoux de sa mère.

Nous continuons notre route vers le Fort-Hope. Mon intention n'est pas de faire ici par le menu le récit de notre voyage. Pendant sept jours nous sautons de lac en lac, en passant par diverses rivières que la géographie de l'Ontario oublie de mentionner, et l'on fait seize portages¹ qui ne se ressemblent guère.

Le 19 juin, c'est la fête du Sacré-Coeur. Nous la célébrons sur le bord de la rivière, à l'orée de la forêt

vierge. Le matin, sous la tente, nous offrons les saints mystères. Mgr Joseph Hallé, l'apôtre du Sacré-Coeur n'aurait pu omettre de faire descendre Jésus-Christ sur l'autel, afin de lui demander de bénir ce vaste pays qui lui est confié. Nos hommes assistent avec piété à la sainte messe. Après sa Grandeur, c'est à mon tour de célébrer. Pendant ma messe, Monseigneur fait à haute voix une belle consécration de son diocèse au Sacré-Coeur de Jésus. Ce n'est certes pas un spectacle banal que cette prise de possession, par le Christ Jésus, de cette terre inculte, où les enfants des bois seuls rendent hommage à Dieu. Et qui sait le retentissement que peut avoir, dans les siècles à venir, cette cérémonie touchante sous la tente voyageuse d'un évêque missionnaire?

Nous reprenons le canot. De temps en temps l'occasion se présente de faire le bien. Précisément, le jour de la fête du Sacré-Coeur, nos guides nous avertissent que bientôt nous serons près de la rive où se trouve un vieillard aveugle et sourd qui demain peut-être paraîtra devant son juge. Monseigneur veut bien s'y arrêter pour lui porter les consolations de son ministère. Nous sommes témoins d'une scène touchante. La fille de ce vieillard a tout sacrifié pour demeurer auprès de son père. Par des procédés de son invention, elle peut communiquer au vieux Kijans que le « gardien de la prière » est auprès de lui. La figure du vieillard s'illumine. Monseigneur lui donne l'absolution. Nos sauvages pleurent de joie quand ils constatent que le vieillard a compris. Nous lui administrons les derniers sacrements.

Espérons que le Dieu des miséricordes admettra dans son paradis les chers sauvages, dont la grande misère fut le lot commun de leur existence sur terre.

A part les portages, peu d'incidents viennent rompre

l'uniformité de nos journées. Les sauvages ont la dévotion de leurs morts. Nos guides ne manquent jamais de nous indiquer les tombes qui s'échelonnent le long de la route, et qui n'ont pas reçu la bénédiction du missionnaire ; ils veulent que l'évêque y récite les prières de l'Eglise. Au lac Kaginogami, notre guide David Sagatch possède son camp. A côté de sa maison, se trouve le cimetière familial. Sa femme y repose depuis quelques années. Son frère est mort depuis douze mois, et sa tombe n'est pas encore bénite. Vous sentez tout ce que cela signifie pour des âmes catholiques ! Nous débarquons en vue d'aller prier pour ces morts et bénir leurs fosses. Les maringouins nous attendent. C'est une armée rangée en bataille, flanquée des petites mouches noires et des brûlots. Si vous voulez comprendre les souffrances des missionnaires, allez rencontrer ces êtres sanguinaires ! Tout ce que l'on a écrit à ce sujet n'est rien comparé à la réalité.

Enfin le 23 juin, nous arrivons à Fort-Hope, après avoir couché sous la tente six jours. Les sauvages ont aperçu là-bas le canot du « gardien de la prière ». Tous viennent sur le rivage. Monseigneur les bénit. Puis en débarquant il donne à chacun sa main à baiser. Le protocole demande que le compagnon de l'évêque donne aussi à chacun la poignée de main convenue. La cloche sonne à toute volée. Le père Couture, jésuite, vient à la rencontre de l'évêque qui fera tout à l'heure son entrée solennelle dans la chapelle, tout comme nous faisons dans nos paroisses canadiennes.

En 1892, le père Fafard, o.m.i., s'établit à Albany avec le père Guinard. En 1893, le père Fafard remonte la rivière Albany jusqu'à Fort-Hope. Il obtient de grands succès. D'abord, il y trouve une centaine de

catholiques; lui-même baptise plusieurs sauvages qui ont été baptisés par le ministre protestant. La mission se développe merveilleusement. En 1895, le Frère Lapointe, qui a bien des fois exposé sa vie, se rend à Fort-Hope, où il passe l'été à construire la chapelle actuelle. Il faut lire le beau livre du Père Duchaussois, « Apôtres inconnus », pour nous rendre compte des services que rendent les frères convers, tour à tour navigateurs, chef d'équipages, bâtisseurs, agriculteurs, chasseurs, pêcheurs, mécaniciens, etc. Le Frère Lapointe fut un grand constructeur devant le Seigneur. Nous voici dans sa chapelle. Les Pères Oblats devaient desservir cette mission jusqu'en 1918. C'est à cette époque qu'elle passe sous la direction des Pères jésuites. Les Pères Oblats firent avec regret leurs adieux à ces chers enfants qui leur apportaient de si grandes consolations.

A Fort-Hope, nous sommes reçus dans la maison du représentant de la Compagnie Revillion Frères. C'est M. Spence, parfait gentilhomme anglais, qui est un excellent catholique. Généralement, dans les différents postes, il y a deux compagnies: la Revillion Frères, et la Hudson Bay Co., établies toutes deux pour la traite des pelleteries. Disons en passant que cette concurrence est très précieuse, et que les pauvres Indiens en ont bénéficié d'une façon consolante. Ils sont moins exploités que dans le passé. Le Père Couture qui était allé faire la mission au lac Saint-Joseph, était arrivé depuis quelques jours pour commencer la mission à Fort-Hope. Il préparait la visite de l'évêque. Il était même venu du lac Saint-Joseph avec les Indiens qui désiraient recevoir la bénédiction de Monseigneur et le sacrement de confirmation.

Le temps de la mission dure ordinairement une se-

maine ; parfois elle se prolonge, comme il arrive ici, pour attendre, par exemple, la visite du « gardien de la prière ». Je vis, pour la première fois, ce spectacle à Fort-Hope.

Le missionnaire profite généralement du moment où les Indiens viennent de tous côtés échanger leurs pelleteries, afin de se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les voici réunis dans la chapelle. Rien de plus édifiant que leur tenue ; ils sont tous là entourant leur missionnaire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, un chapelet ou un livre à la main, si occupés à leurs pieux exercices qu'il semble impossible de les distraire. Le bon Père laisse entendre sa voix. Quelle joie pour eux d'entendre la Robe-Noire. Il parlera trois ou quatre fois par jour ; et leur religieuse attention ne se lassera pas. Ils se confessent le premier jour, afin de pouvoir communier tous les jours de la mission ; et s'ils ont le bonheur d'avoir trois ou quatre messes, comme il arrive à la visite de l'évêque, ils se feront un devoir d'assister à toutes ces messes. Jamais ils ne se lassent d'entendre les enseignements du catéchisme et de prier à la chapelle.

Un jour entier, on expose le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur n'aura pas à faire aux enfants des bois le reproche qu'il adressait à ses apôtres et qu'il réitère aux fils de la civilisation : « Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ». Ils viennent répéter à Notre-Seigneur ce qu'ils savent de prières et chanter ce qu'ils savent de cantiques. Même en dehors des exercices, les jours ordinaires, j'ai vu la petite Nancey, fille de notre guide David, entrer dans la chapelle avec ses petites compagnes, se mettre pieusement à réciter les prières et les cantiques contenus dans son livre. Vous n'avez aucune idée de la façon dont le pauvre missionnaire est pris de 5

heures du matin jusqu'à minuit, ayant tout juste le temps de prendre son maigre repas. On vient lui confier ses peines, ses craintes, ses espérances. Les mariages se négocient. C'est le Père qui les prépare. A Fort-Hope, une fille, Sarah, vient manifester au Père Couture le désir qu'elle a d'épouser William, l'un de nos guides. Le Père communique ce désir à William qui accepte. Tout de suite, le lendemain, à la première messe, le Père préside au mariage et bénit l'union. Deux jours après, William s'embarque avec nous; pour toute lune de miel il conduira l'évêque pendant deux mois et il ne reverra sa chère moitié qu'après avoir satisfait à ses engagements antérieurs.

Les Indiens consultent le Père sur tout. Quelqu'un doit-il s'éloigner de la mission, ne serait-ce que pour visiter ses rêts afin d'y trouver sa nourriture et celle de sa famille, il ne manquera jamais d'en avertir le Père.

La visite au cimetière est toujours bien touchante. L'évêque y parle, le Père traduit: « Nous prions pour vos morts, pour vos anciens missionnaires, vos parents, vos enfants, pour tous ceux, en un mot, qui reposent en paix ici ou dans la forêt. Dites-vous: « Un jour, je viendrai ici dormir mon dernier sommeil; demain peut-être, on y creusera ma fosse, ici ou là-bas, au bord d'une rivière ou d'un lac. Oh! faites en sorte que vous soyez toujours prêts à comparaître devant le tribunal du souverain Juge. Evitez le péché mortel. Faites souvent des actes de contrition parfaite. Vous êtes exposés à mourir sans le secours du prêtre. Soyez saints, charitables, justes et sobres ».

A Fort Hope trente-deux enfants furent confirmés avec trois adultes. Monseigneur a fait le tour des tentes: et il consacra chaque famille au Sacré-Coeur.

Partout, il est reçu avec respect, comme l'aurait été Jésus-Christ. Monseigneur distribue à tous des images et des objets de piété que chacun emportera chez soi, quand le moment sera venu de lever la tente et de retourner à son terrain de chasse.

Quatre jours se sont écoulés au milieu de ces bons sauvages. C'est le 27 juin. Le moment des adieux est venu. Les sauvages s'assemblent sur la rive. Tous donnent la poignée de main traditionnelle aux partants. Monseigneur bénit une dernière fois. Le Père Couture quitte ses enfants qui ne le reverront que dans un an. Il s'en vient avec nous. La cloche sonne longtemps. Nous l'entendons sur le beau lac Eabameth, et je pense que nous nous retrouverons, lorsque la trompette du jugement sonnera pour nous convoquer tous autour de Jésus revenant avec sa croix sur les nuées du ciel. Nous naviguons sur les lacs et rivières déjà parcourus; ce qui explique notre joie de faire de nouveau seize portages, pour arriver enfin dans la rivière Albany sur laquelle nous allons naviguer jusqu'à Marten's Fall. La mission n'est plus à cet endroit. Le poste de la Baie d'Hudson s'est transporté à Ogoki, près de la rivière de ce nom qui se jette dans l'Albany. La mission l'a suivi. Nous arrivons le 1er juillet à se confluent de la rivière Ogoki, dans la rivière Albany. Point de chapelle ici. Nos hommes dressent nos tentes. Pour Jésus-Christ on lèvera « la grande tente des officiers ». Il y a une quarantaine de sauvages réunis à cet endroit. Monseigneur fait son entrée solennelle et accomplit toutes les cérémonies de la visite pastorale. Il administre le sacrement de confirmation à onze enfants.

Sa Grandeur ne demeurera que deux jours. Elle laissera le bon Père Couture, beau type de missionnaire

que rien n'embarrasse, avec ce petit groupe qu'il continuera d'instruire et de catéchiser pendant quelques jours. Et nous voici de nouveau (3 juillet) dans notre canot sur les flots de la rivière Albany qui prend souvent les allures de notre Saint-Laurent. Nous descendons le courant qui se précipite avec rapidité vers la Baie James. Le 6 juillet au soir nous apercevons « le fort Albany ». Les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de Révillion et Frères nous apparaissent d'abord ; on voit la petite chapelle des protestants. Puis enfin, à l'extrémité, la chapelle des catholiques, la maison des Pères Oblats et le couvent des Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa. Tout autour de ces maisons sont dressées les tentes des Indiens qui sont venus suivre les exercices de la mission et recevoir les instructions du « gardien de la prière ».

Notre canot vient d'être signalé. La cloche sonne. Le Père Léon Carrière, le Père Belleau, les Frères Brodeur, Turgeon, Fontaine, Lavoie, tous oblats de Marie Immaculée, les Soeurs Grises, avec leurs enfants, sont sur le rivage. Monseigneur les bénit. Nous débarquons. Il faut se soumettre au cérémonial : la bonne poignée de main à tous. Nous sommes en présence des Cris de la Baie d'Hudson. A Fort-Hope et Ogoki, nous avons fait connaissance avec les Otjibwes, ou Sauteux. Ils sont plus gais, plus exubérants, plus expansifs. Les Cris se tiennent plus sur la réserve d'abord ; mais quand ils sont façonnés par le christianisme, ils se livrent volontiers à celui qui a gagné leur confiance. Les uns et les autres ne sont pas laids de figure, et tous à peu près vêtus comme les blancs.

Le 16 mai 1892, le Père Lefebvre, provincial des oblats, confiait au Père F.-X. Fafard, au Père Guinard

et au Frère Grégoire Lapointe l'obédience de fonder la résidence d'Albany. Le 21 juin, deux familles sauvages arrivaient, auxquelles venaient se joindre huit autres le 25 du même mois. Depuis la mission s'est développée ; elle a rayonné dans tous les environs, et son influence s'est fait sentir à Attawapiscat et jusqu'à Winisk. Le Père Fafard fut un géant de l'apostolat ; celui que les Indiens appelaient le prêtre « Sapier » a laissé là-bas un souvenir impérissable. Et certes, il mérite bien d'être à la gloire, après avoir été longtemps à la peine. Dès l'année 1893, le Père Fafard remonte la rivière Albany jusqu'à Fort Hope. Ceux qui ont fait ce trajet savent qu'il faut, la plupart du temps, traîner le canot à la cordelle. La cordelle ! dure besogne s'il en est une ! C'est pourtant le procédé le plus avantageux et parfois le seul possible. quand il faut remonter un fort courant. Vous attachez un cable assez long et assez léger au canot. Deux hommes s'attellent à ce cable : ils marchent sur la rive, hâlent l'embarcation qui contient le bagage et que dirige un des voyageurs. Si vous marchez sur le rivage, vous trouvez des cailloux, de la boue, des branches, des maringouins. Le soleil vous darde de ses rayons. Vos pieds sont endoloris ; et votre tête exposée à des milliards de moustiques de tous noms et de toutes formes, tous plus malfaisants les uns que les autres.

Le 11 juin le Père Guinard et le Frère Lapointe s'embarquent pour Attawapiscat, l'un pour y bâtir une chapelle, l'autre pour y donner la mission. On trouve dans le « Codex historicus » des Pères à Albany, cette petite note : « Le 2 octobre le Frère Lapointe achève de lever la chapelle d'Attawapiscat, qui lui coûta beaucoup de sueurs et de dévouement ». Représentez-vous ce qu'il en

faut de travail : s'enfoncer dans la forêt pour couper les arbres, les transporter sur la neige jusqu'à la berge d'une rivière, les jeter à l'eau au printemps et les faire flotter jusqu'à la résidence, puis équarrir à la hache, et scier à la main les planches qui doivent entrer dans la construction.

C'est en 1900 qu'on bâtit la chapelle de la rivière Winisk. On trouve à Albany le récit d'un voyage d'Albany à Winisk fait par le Père Fafard à cette époque. Il vous donnera une idée exacte des moyens de transport de la Baie James à la Baie d'Hudson.

« En revenant d'Albany, dit-il, en Septembre dernier, nous avons voyagé heureusement pendant une semaine. Le huitième jour après notre départ, nous n'étions qu'à 15 milles environ de la rivière Winisk. Le vent nous était favorable et nous étions certains d'arriver ici ce jour-là. Mais tout-à-coup le vent nous devient contraire. Il est environ 2 heures de l'après-midi, nous jetons l'ancre. Le littoral de la mer nous paraît plat et très rocailleux. Il n'est pas prudent de passer la nuit ici, car si le vent devenait violent, nous serions exposés à faire naufrage. Alors je propose à mes hommes de retourner en arrière quelque vingt-cinq milles, où nous savons qu'un bois nous protégerait contre la tempête »

« Mes compagnons n'approuvent pas mon avis. Vers le soir nous essayons d'aller mettre pied à terre ; mais, crac ! Nous voilà sur les roches. Il y a encore plusieurs arpents pour se rendre à la terre ferme. Nous ne voyons partout que de grosses roches. Nous sommes forcés alors de faire machine en arrière. Nous nous dirigeons alors vers la haute mer en sondant et en cherchant un fond sablonneux. Enfin nous y sommes. Nous jetons l'ancre dans 15 pieds d'eau environ. A l'approche de

la nuit, la marée baisse et nous laisse à sec sur un beau banc de sable. Vers 9 heures p.m. le vent tourne de l'ouest au nord, c'est-à-dire qu'il souffle de la haute mer sur la terre ferme. Il nous amène aussitôt la marée avec une grande vitesse. »

« La nuit est sombre, le vent augmente, tout annonce quelque sinistre événement. Sur ce, un de mes hommes saisit son sac de voyage, et il part en disant : « Je m'en vais sur la terre ferme, car, si nous restons ici, nous sommes perdus. Je tâche de le retenir, mais en vain ».

« Craignant que mes autres compagnons ne m'abandonnent aussi, je leur fais un petit sermon sur la confiance que nous devons mettre en Dieu, surtout au moment du danger. Lorsque j'eus fini, personne ne dit mot, et il règne un silence de mort dans notre embarcation. La marée ne tarde pas à monter, et aussitôt l'eau commence à envahir notre petit bateau déjà chargé lourdement de provisions, peintures etc. Pendant quelque temps, je n'ai pas trop de peine à rejeter l'eau à mesure qu'elle monte. Vers 10 heures p.m. l'eau gagne. Alors un sauvage vient à mon secours et saisissant une chaudière contenant quatre gallons, il puise à pleins bords. La nuit augmente sans cesse, l'eau devient plus profonde et le volume des vagues augmente dans la même proportion. Je demande alors à mon homme de l'avant s'il pense que nous pouvons faire face à la tempête jusqu'à ce que la marée se retire. La réponse affirmative ne me rassure guère. La pluie tombe par torrents, le vent devient plus violent, les vagues semblables à de hautes collines viennent s'abattre sur nous et nous couvrent de la tête aux pieds. J'entends mes hommes se dire les uns aux autres : « Nous sommes perdus ». Sans toutefois perdre courage moi-même, je fais à Dieu le

sacrifice de ma vie, je promets des messes en l'honneur de la T. S. Vierge, et je fais voeu d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, si j'échappe au naufrage. Je m'attends à ce que chaque nouvelle vague qui arrive nous engloutisse au fond de la mer. Je n'y tiens plus. « Décroche la chaîne de l'ancre, dis-je à mon homme de l'avant ». « Je ne puis arracher la fiche qui la retient » dit-il. Alors il se met à bucher la chaîne de l'ancre de toutes ses forces. Mais c'est en vain. Enfin, par un suprême effort, il réussit à extraire la fameuse fiche, et aussitôt la chaîne tombe à l'eau. Libre de tout entrave, notre bateau se retourne sur lui-même et se dirige sur la terre ferme. En faisant ainsi face au rivage, une lueur d'espérance brille à nos yeux, mais il s'en faut que nous soyons hors de danger. Il est impossible de hisser nos voiles par une tempête semblable. Les vagues vont plus vite que nous, et en passant, elles embarquent sans façon sur l'arrière. De temps en temps mes compagnons s'arrêtent pour dire : « C'est impossible, nous somme perdus ». « Courage, mes braves, confiance en Dieu et faisons notre possible », leur dis-je. Cependant une pensée me préoccupe : notre bateau va-t-il se heurter et se briser contre les pierres ? Alors que deviendrons nous ? Notre bateau avance lentement. La sonde donne 10 pieds d'eau. Nous ne suffisons pas à puiser ; l'eau nous gagne malgré nous. Nos forces commencent à s'épuiser, car, il y a déjà plusieurs heures que nous sommes à la peine. Enfin notre bateau touche fond, et aussitôt il va s'échouer sur une batture de sable. Nous sommes sauvés, *Deo gratias!* Il neigeait à plein temps avec une température glaciale. Nous étions imbibés jusqu'aux os. Il est 5 heures du matin. Une longue heure s'écoulera avant que la marée se retire et nous permette de débarquer. Chacun se

blottit pour conserver le peu de chaleur qui lui reste, et pour jouir en paix du bonheur d'avoir échappé au naufrage. Enfin lorsque le temps est propice, nous débarquons et nous allons faire un bon feu. Nous dressons une cabane à la mode du pays, nous buvons une bonne tasse de thé et nous voilà heureux ».

« Pour être bref, j'omettrai de nombreux détails et je me contenterai de vous dire que nous avons séjourné 10½ jours. La marée n'est jamais revenue à la hauteur où elle nous avait laissés. Quatre fois nous avons traîné notre bateau pour aller à sa rencontre, mais comme pour se moquer de nous, à chaque fois, elle s'en retourna. Enfin le onzième jour après beaucoup de difficultés nous avons réussi à nous mettre à flot. Deux heures de navigation nous amenait à l'embouchure de la rivière Winisk. Comme la marée baissait, il nous a fallu jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière et ce n'est que le lendemain que nous avons pu continuer notre route. Nous arrivons à Winisk le 6 octobre après trois semaines de navigation ».

Ces randonnées des missionnaires démontrent bien que l'esprit de Paul vit encore dans l'Eglise. Nos religieux se taisent ; nous pouvons, nous, parler pour démontrer la vitalité du catholicisme et de l'Eglise, notre mère.

En 1907, c'est le Père Fafard qui perd son sauvage et ses chiens dans une tempête où il ne voyait ni ciel ni terre. Il se trouvait sur les rives de la baie James, mais trop éloigné du rivage pour l'apercevoir. Après quelques heures il entend crier son guide et retrouve sa route.

Un autre jour c'est le Père Boisseau qui faillit faire naufrage et resta 10 jours trempé jusqu'aux os. En 1916, le Père Carrière revient de Kapouska, et se perd toute une journée dans un brouillard sur la mer. Heu-

reusement que la boussole lui donne la direction de la terre et l'empêche de coucher une seconde fois sur la glace. Bien d'autres aventures furent le partage du Père Martel qui trouve toujours que tout va pour le mieux... « Extra » dit-il, dans ses courses apostoliques. En visitant la Baie James on se rend compte de la vérité de cette affirmation de Veillot: « Tout l'art du missionnaire est de mourir à tout et tous les jours et toujours ». Il arrive parfois que c'est la fin des misères terrestres et le commencement de la gloire. C'est ainsi que la mission d'Albany compte deux victimes du devoir.

En 1909, les Frères Cadieux et Portelance vont faire la pêche avec le Père Duret et deux sauvages. Ils savent bien que l'on compte sur eux comme sur une seconde providence pour ravitailler la mission. On s'est rendu au « Fishing Creek » à environ 12 milles du Fort Albany. La pêche a merveilleusement réussi, et le canot est rempli de poissons. Tous reviennent heureux du résultat de la journée. Tout à coup une petite brise amène deux vagues dans l'embarcation; celle-ci penche d'un côté; et tous les poissons de glisser à cet endroit. Ce mouvement fait chavirer la chaloupe. Tout d'abord le Père Cadieux, bon nageur, se lance vers le rivage qui est assez rapproché. Il est près de l'atteindre quand il disparaît sous les eaux. Le Frère Portelance se fait remorquer par un sauvage; mais quand celui-ci s'aperçoit qu'il va être victime de l'onde avec celui qu'il veut sauver, il fait lâcher prise au pauvre Frère qui disparaît également. Le bon Père Duret s'est accroché à la chaloupe. Il sut garder ses positions jusqu'à ce qu'on vint le retirer du péril imminent. Les deux Frères convers descendent vers la baie James. On ne les retrouve que l'été suivant. Le reste de l'année se passe bien pénible-

ment au Fort. Les Pères Boisseau et Duret, tout en faisant leurs classes au couvent d'Albany, remplissent les fonctions de frères convers.

Pas un seul ne reste à la mission. Disons avec le père Duchaussois qui a si bien chanté les apôtres inconnus: « Heureux les humbles! Heureux les solitaires de la vie cachée! Heureux ceux qui auront été dans l'apostolat des petits, comme Joseph nourricier de Jésus et de Marie, les serviteurs bons et fidèles! »

Pendant que les chapelles se construisent et que les missions s'organisent à Attawapiscat et à Winisk, Albany continue dans la voie du progrès.

Bientôt le poste allait bénéficier du dévouement des Soeurs Grises d'Ottawa. En 1902, le père Fafard qui était allé en civilisation, revient de Fort Albany avec les Frères Lacombe et Boissonnault et quatre femmes héroïques: Soeurs Saint-Martin, Saint-Félix de Valois, Saint-Jules et Sainte Perpétue. L'arrivée de ces religieuses fut un événement considérable pour toutes les missions de la Baie et de l'Ontario Nord. Depuis cette date, leurs mains ont pansé bien des blessures et leurs lèvres ont enseigné la vérité aux enfants que l'on amenait jadis de Fort Hope et d'Ogoki aussi bien que d'Attawapiscat et de Winisk. Combien est fructueux cet apostolat des Soeurs aux missions! Avec l'éducation donnée aux enfants, il est mille détails de la vie dans lesquels le prêtre missionnaire ne peut pas descendre et dans lesquels pourtant il est bon qu'une main expérimentée et charitable vienne façonner le coeur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et de sa justice. Les petites filles ont acquis avec la science de la religion, des notions d'hygiène et

de propreté qui ont transformé tant de familles et de tentes voyageuses. Mais ce couvent, il a fallu le bâtir. Ces enfants il faut les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir; les religieuses elles-mêmes doivent trouver la subsistance, si maigre soit-elle, et cela dans le pays le plus dénué du monde peut-être. Ici encore, il faut dire merci aux Frères convers. A eux, de bâtir, de rassembler l'énorme quantité de bois nécessaire au chauffage. Sait-on qu'il faut à ces apôtres inconnus de la baie James quatre mois d'hiver passés dans la forêt, et dans une misérable cabane, pour couper le bois nécessaire à la mission? Il faut ensuite le transporter sur la glace par des froids de 46 degrés. Au 15 avril 1905, par exemple, les Frères reviennent au Fort. Ils ont coupé trois cents billots et équarri cent pieds de bois. Le tout a été traîné à bras d'hommes sur le bord de la rivière.

(à suivre)

Abbé Philippe PERRIER.

LA REVUE.

Les témoignages d'attachement et d'estime que l'on décerne à une oeuvre, encouragent et stimulent ceux qui s'y dévouent. Les uns démontrent que notre propagande d'idées est saine en s'efforçant de donner suite à nos mots d'ordre. Les autres utilisent nos arguments et citent l'*Action française*. Ainsi agit le directeur de l'*Ere nouvelle* qui a reproduit en entier l'avant-dernier *Parlons Mieux* de Hermas Bastien. L'*Ere nouvelle* — la connaît-on? — est un journal hebdomadaire, tiré à 60,000 exemplaires et distribué gratuitement dans la partie est de Montréal. Le but de ce journal est la défense des intérêts économiques des Canadiens français. Il paraît préparé aux bons combats.